



Décembre 2012

ROCK & FOLK





“Amin Dada adorait les cornemuses”

JEAN-YVES LABAT

Connu autrefois sous l'alias Mister Frog, ce Français épris de synthétiseurs a sorti, ou tenté de le faire, la musique la plus dingue des seventies. Il raconte ici même son hallucinatoire épopée passée entre Woodstock, Todd Rundgren et les geôles ougandaises.

PAR BENOIT SABATIER

“La plus grosse interface synthé qui n'ait jamais existé.”
 “You Really Got Me”, “Whole Lotta Love”, “Johnny B Goode”, “Smells Like Teen Spirit”, “Purple Haze” : tous ces morceaux sont identifiables en une seconde. Via un riff de guitare. Mais il n'y a pas que la guitare dans la vie (du rock). S'il s'agissait de recenser les plus grands riffs de synthé, celui de “We Are Crazy” serait obligatoirement sur la liste — placé très haut : ce morceau de 1973 signé M Frog débute par un synthé complètement *crazy*. Obscur mais historique. M Frog, c'est l'alias de Jean-Yves Labat, grenouille française longtemps implantée à Woodstock, pionnier du synthé officiant dans l'entourage de Todd Rundgren et du Band. Ses disques des années 70 ont courageusement imposé, avec des zigotos tels que Brian Eno ou Joe Byrd, le synthétiseur comme un instrument rock — domaine où le manche est roi, où les touches craignent — on découvre aujourd'hui celui de ses débuts, l'album légendaire que Jean-Yves Labat a enregistré en 1969 avec son groupe Baba Scholae. La réalité de cet objet a longtemps été mise en doute. Il circulait à son sujet les plus fofolles rumeurs : qu'il faisait le lien entre la pop raffinée des Kinks et les débuts progressifs de King Crimson, qu'il surpassait le Manset de l'époque, un mix de Caravan et du Bonzo Dog Band, l'album que Pink Floyd aurait enregistré cette année-là avec Syd Barrett (si ce dernier n'avait jeté l'éponge avec l'eau du buvard). Une anomalie dans la France de De Gaulle et Sheila. Cet album n'existait pas. Les bandes ont été repêchées, il sort aujourd'hui : les rumeurs n'étaient pas totalement délirantes. Jean-Yves Labat, nous l'avons retrouvé aussi. Il nous parle, sans vocodeur.

ROCK&FOLK : Qu'est-ce qui vous a guidé vers le synthétiseur ?

Jean-Yves Labat : C'est via l'orgue, que j'ai pratiqué dès sept ans. Dans l'église des frères maristes, j'ai eu accès à un Cavaillé-Coll. J'ai compris ce qu'était la musique : une prière, le dépassement de soi.

R&F : Dans les sixties, vous abandonnez le séminaire et formez Baba Scholae...

Jean-Yves Labat : Oui, je suis entré à 19 ans, en 1966, aux Beaux-Arts de Paris, c'est à ce moment que je forme le groupe. Rapidement, on a joué à la Locomotive, à la même affiche que les Kinks et Animals...

R&F : C'est là que vous rencontrez aussi Tommy Weber, qui va introduire Baba Scholae en Angleterre ?

Jean-Yves Labat : Non, c'était un autre soir. J'étais dans le lit d'un modèle de chez Catherine Harlé, et débarque son petit ami anglais, ce Tommy Weber. Que s'est-il passé ? On a fini la soirée tous les deux à la Coupole, sous acide... Il était dans Radio Caroline, faisait de la production cinématographique, il inventait les clips — le film “A Day In The Life” des Beatles, c'est lui. Il a écouté la musique qu'on faisait avec le Baba Scholae, et m'a dit : “*Qu'est-ce que tu fous en France ? Rappelle-toi à Londres !*” J'arrive chez lui et me rends compte qu'il connaît tout le monde. Je dinais avec Noel Redding, Joe Cocker, il m'a présenté au patron du label Major Minor et nous a programmé un show-case au Marquee.

R&F : Le Marquee ! Incroyable pour un groupe français débutant...

Jean-Yves Labat : Ça oui, on était dans un état de surexcitation. Et à l'arrivée : un cauchemar. Déjà, pour retourner en Angleterre, je me fais arrêter à la douane, je devais être pétié aux amphés, et j'avais un look d'enfer : je passe la nuit au poste, chez les bobbies. Tommy, qui sortait désormais avec Charlotte Rampling, nous a logés dans son sous-sol à Londres, on essayait les tenues qui étaient là : c'étaient celles que portent les Beatles sur la pochette de “Sgt Pepper”.

Ensuite on passe récupérer notre matériel, laissé dans notre camionnette. On nous avait tout volé. On a donc fait le concert avec des instruments qu'on a empruntés, dans la journée, à droite à gauche. Une catastrophe. Surtout qu'on jouait après Traffic de Stevie Winwood, grosse star au public acquis : c'était humiliant. Winwood avait un Hammond B1, des roadies, ils étaient pro, et moi j'ai joué avec un pipeau que quelqu'un avait bien voulu me prêter. Une torture. Retour en France, et le Baba Scholae se dissout.

R&F : Puis se reforme en 1968 ?

Jean-Yves Labat : On m'avait conseillé d'aller voir Olivier Mosset, un peintre minimaliste qui travaillait pour Zanzibar Production, une bande dirigée par Sylvina Boissonnas, une belle rousse à la chevelure flamboyante, avec Garrel, Pierrot, c'est-à-dire Pierre Clémenti, Valérie Lagrange, Kalfon... Mosset a accepté de nous financer, j'ai donc réactivé un nouveau Baba Scholae. Zanzibar nous a payé tout un nouvel équipement. Le son, c'est ma passion. Petit, je me fabriquais des amplis en bidouillant des postes de radio. J'avais rencontré Pierre Schaeffer, j'allais à son atelier avec ses premières statues cybernétiques. C'est à ce moment-là que je me suis passionné pour la musique électroacoustique : je voulais introduire la musique électronique dans le rock. J'ai construit notre propre système de son grâce au matériel que nous finançait Zanzibar. Sylvina, héritière affiliée aux Schlumberger, m'avait fait un chèque : j'avais à disposition 100 000 dollars ! J'ai aussi recruté le matériel humain, des musiciens anglais, avec un guitariste de deux mètres, John Holbrook, ingénieur à l'IBC studio de Londres. On a loué une villa dans la vallée de Chevreuse, et on s'est mis au boulot, on répétait, composait, bidouillait notre propre son. C'est là où notre album a complètement pris forme.

Passion du bidouillage

R&F : 1969, vous êtes enfin prêts à l'enregistrer, cet album du Baba ?

Jean-Yves Labat : Holbrook contacte John Pantry, l'ingénieur des Small Faces au studio IBC, c'était OK pour aller y enregistrer. Tout se passe enfin très bien à Londres... Jusqu'à ce qu'un de nos roadies se tire avec la caisse, tout notre pognon, en plein milieu de l'enregistrement. J'appelle Mosset, qui débarque au studio. Il écoute ce qu'on a enregistré, il adore. Il a donc foutu une rallonge pour terminer l'album. Mais une fois fini, on n'avait plus d'argent : ce qui explique que le disque ne soit jamais sorti. Il y avait les masters, et trois acétates gravés, c'est tout, ça s'est arrêté là.

R&F : Vous avez quand même fait quelques concerts ?

Jean-Yves Labat : Oui, un Rock'n'Roll Circus, avec dans le public Johnny Hallyday, bourré... On est aussi passés à la Mutualité, pour un gala des Black Panthers, à la même affiche que le Art Ensemble Of Chicago. Mais les dissensions ont eu raison du groupe, qui a de nouveau éclaté, définitivement.

R&F : Une succession de poisses...

Jean-Yves Labat : Qui ont continué : mon sursis a été résilié, la gendarmerie me cherchait pour faire mon service militaire. Je suis parti me planquer à Londres, avec ma femme enceinte, une Américaine d'origine coréenne. Sa mère avait une maison à Woodstock : on y débarque juste après le festival, à la fin de l'été 1969, avec sous le bras un acétate du Baba Scholae.

R&F : Que vous avez fait écouter à des maisons de disques ?

Jean-Yves Labat : Oui, à un producteur, Chris Barber, qui avait fait un gros coup avec le New York Rock & Roll Ensemble. Il voulait signer l'album, malheureusement il a fait un mauvais trip, il arrosait les gens avec une mitraillette à eau. Son assistant m'a dit : "He's gone"...

R&F : C'était comment, Woodstock, aux lendemains du festival ?

Jean-Yves Labat : Albert Grossman, le manager de Dylan, avait décidé d'y implanter une scène musicale. Il a fait construire des studios et créé le label Bearsville. Moi je ne reste pas inactif, j'achète des oscillateurs, des filtres, je commence à construire des synthés, dans des Tupperware. A l'époque,

il n'y avait rien, à part les Moog. Arp et EMS commençaient à peine à montrer le bout de leur nez... Gershon Kingsley, qui habitait à Woodstock, venait de faire "Pop Corn", mais ça, c'était de la rigolade.

R&F : Comment gagniez-vous votre vie ?

Jean-Yves Labat : Albert Grossman avait monté un restaurant français, ils m'ont embauché à la plonge. Toutes les grandes stars de l'époque y venaient, Dylan, le Band, Paul Butterfield, des musiciens du groupe de Janis Joplin, des gens qui se retrouveront sur mon premier album... Mais à ce moment-là, personne ne me parlait, j'avais 22 ans, j'étais à la cuisine. Un jour, je me promenais sur l'avenue principale, je jouais de ma flûte, un gars en voiture m'accoste. C'était Rick Danko, du Band. Il apprend que je fais de la musique, je lui fais écouter le Baba Scholae. Il passe les bandes à Sally, la femme d'Albert. Ce dernier, un jour, arrive en cuisine, me dit d'enlever mon tablier et de venir à son bureau : "Combien tu veux ?" Je pensais qu'il voulait me virer. Je lui réponds : "Une semaine de travail." Mais lui : "Je monte un label, Bearsville, je veux te signer."

R&F : Signer l'album de Baba Scholae ?

Jean-Yves Labat : Non, il voulait du nouveau : j'ai donc travaillé sur l'album "M Frog". John Holbrook était devenu ingénieur de recherche chez EMS Synthesizer. J'ai commandé le tout premier VCS3. Garth Hudson, du Band, avait le même, je lui ai appris à s'en servir, à condition qu'il joue sur mon album. Il est crédité sous le nom *Monsieur le Conseiller Organique*, pour une question contractuelle. Il y a aussi sur ce disque Rick Danko, Dennis Whitted, le batteur noir de Butterfield, Paul lui-même, Michael Reilly, connu comme bassiste de Pure Prairie League, June Millington du groupe Fanny, John Simon qui avait produit le Band...

R&F : Et Todd Rundgren...

Jean-Yves Labat : On était sur les synthés de "We Are Crazy" en studio avec Holbrook, quand un mec dégingandé se pointe. C'était Todd. Il me propose de mixer "M Frog" et me demande de venir à New York avec lui pour faire des synthés sur "A Wizard A True Star". Il avait un drôle de loft dans l'East Side. Je devais rester une petite semaine pour l'enregistrement, on a passé des mois ensemble, on était devenus très amis. Je lui ai transmis ma passion du bidouillage, on allait acheter des trucs chez RadioShack pour les trafiquer... On tournait au Bushmills, le whisky irlandais, je me souviens d'une nana qui parfois nous accompagnait dans nos virées. Comme j'étais français, elle se mettait, une fois pétée, à réciter du Baudelaire : c'était Patti Smith, une copine de Todd.

Mon vaisseau lunaire

R&F : "M Frog", la pochette avec ce livret fantastique, c'est une ode au synthétiseur ?

Jean-Yves Labat : Ça représente ma façon d'écrire la musique électronique, ce sont mes manuscrits. Chaque signe a un sens.

R&F : "We Are Crazy" est sorti en single, mais en français, sous le titre "Nous Sommes Cinglés"...

Jean-Yves Labat : Bearsville était sur le groupe Warner, une distribution donc internationale. Ils voulaient une version destinée au marché français. Ce n'est pas Todd qui a mixé ce single, mais John Holbrook. Son mix est bien plus réussi.

R&F : L'album a, lui, été mixé par Rundgren ?

Jean-Yves Labat : Oui, au studio Secret Sound. Un soir où on le mixait tous les deux, sont passés les filles du groupe Fanny, et Halfnelson — c'est comme ça que s'appelaient les Sparks à l'époque, ils venaient de sortir sur Bearsville un album produit par Todd. Ils jouaient le soir à Max's Kansas City — on allait tout le temps s'y péter la gueule. On y va, on picole comme des malades, entrecoupant tout ça d'une ligne ou deux. C'est ce soir-là que



Photo DR

Utopia, juin 1974

“Je voulais introduire la musique électronique dans le rock”

Todd m'a dit qu'il en avait marre des Hello People, il souhaitait monter un nouveau groupe. Utopia. Il me demandait d'en être. Je lui ai dit OK, à condition que je puisse avoir la plus grosse interface synthé qui n'ait jamais existé. Il fallait en parler à Albert. C'était l'hiver, on a pris sa voiture et on a foncé en pleine nuit pour rejoindre Woodstock. Albert était d'accord, j'avais droit à mon matériel, Utopia est né — avec Todd à la guitare, moi au synthé, Hunt Sales à la batterie, Tony Sales à la basse, Dave Mason à l'orgue Hammond.

R&F : Cette mouture d'Utopia est mythique...

Jean-Yves Labat : On a fait la tournée des universités pour roder nos concerts, je jouais dans un dôme géodésique, comme un module lunaire, à facettes, on ne voyait pas mon visage. J'avais monté à l'intérieur tous mes synthés, je tirais des tiroirs pour sortir les claviers, j'étais comme le chef de bord d'un avion, un vrai délire. On avait 7000 watts de Quad. Une tour de son quadriphonique, que je pouvais contrôler avec mes joysticks de synthé. Quand résonnait l' "Utopia's Theme", le groupe apparaissait tout en noir, avec des casques de soudeur peints en blanc, posté sur des cubes noirs... Durant les shows, je ne sortais de mon vaisseau lunaire que pour chanter "We Are Crazy". Ce morceau était alors entré dans les charts, je faisais semblant de tirer sur la foule avec un pistolet de science-fiction... Un grand moment. A cette époque, il m'arrivait aussi de me déguiser en grenouille, j'ai même eu les cheveux verts...

R&F : "M Frog" et "A Wizard..." sont sortis en même temps en 1973, l'album d'Utopia juste après, en 1974...

Jean-Yves Labat : Mais les musiciens qui jouent sur le premier album d'Utopia ne sont malheureusement pas ceux de la première mouture. Todd se prenait la tête sur des problèmes d'ordre privé avec Bebe Buell. Au bout de quinze jours de tournée, on a stoppé, et après, ce n'était plus pareil. Todd s'était fâché avec les frères Sales, la deuxième mouture du groupe ne fonctionnait plus comme avant, le synthé n'avait plus la même importance, je me suis cassé.

R&F : Vous bossiez pour d'autres musiciens ?

Jean-Yves Labat : J'ai participé aux disques de Jackie Lomax, Peter Yarrow, Claude Dubois, Russel Morris, du synthé chez pas mal de monde, des séances à droite à gauche. Je suis sur le premier Off Broadway entièrement électronique, "The Poison Tree", nommé aux Oscars, et j'ai fait la musique du film de Peter Max, "Futur Zap"...

R&F : Et vous enregistrez un album sous le nom de Jean-Yves Labat...

Jean-Yves Labat : Barclay Canada m'a signé pour "Underwater Electronic Orchestra", album sorti en 1976. Avec cette pochette où le masque de la fille est un VCS3 déformé, et son collier, des touches de synthé — conçu avec Todd, à partir d'une vidéo. Cet album est ressorti en 1978 pour le marché français, par CBS, sous le titre "Transmission n° 1". Un an avant, en 1977, je suis parti en Ouganda.

R&F : Votre incroyable aventure avec Amin Dada...

Jean-Yves Labat : J'avais sorti le single "Pumping Iron" sur Polydor, après le film d'Arnold Schwarzenegger, du disco tournant le bodybuilding en dérision. Chez Polygram, je rencontre un label manager qui, sur sa porte, a un drapeau ougandais. C'était par provocation : à l'époque, Idi Amin n'arrêtait pas de faire les News parce qu'il passait son temps à couper des têtes. Ce manager a eu l'idée d'un gros coup : que j'aie enregistré Amin jouant de l'accordéon, que je le synthétise, et ce serait un hit. Il voulait que je fasse jouer au tyran "Little Drummer Boy", que je reprenais sur "Underwater Electronic Orchestra". Je n'avais pas spécialement envie d'aller risquer ma peau là-bas, mais le manager m'a proposé un tel contrat que je ne pouvais pas refuser. Je suis parti en Ouganda, après avoir mis ma famille à l'abri en France.

R&F : Et ?

Jean-Yves Labat : J'ai réussi à rencontrer Amin. J'ai joué pour lui, j'ai joué avec son groupe... Il aimait beaucoup les cornemuses, donc au synthé, je lui ai fait un régiment de cornemuses. Il était finalement d'accord pour que je l'enregistre. Mais la veille, je suis arrêté par la gestapo ougandaise sur charge d'espionnage. Ses soupçons : que mes synthés soient du matériel de transmission. J'ai été interné au camp de la mort de Makasseko. L'enfer. L'espérance de vie y est de 24 heures, j'y suis resté quatre jours, enfermé au-dessus de la salle des tortures. Puis transporté dans une autre prison. Suite aux interrogatoires musclés, une fausse exécution et autres sévices, j'ai perdu l'usage de ma main gauche. J'ai été condamné à mort par contumace, mais j'ai pu m'échapper. En tout, je suis resté un mois en Ouganda.

R&F : Eh bien... Retour à Woodstock ?

Jean-Yves Labat : Oui, dans un état physique et psychique lamentable. Todd m'a persuadé d'enregistrer un disque punk, dans le sens originel : un album de taulard. "Froggy Went A Pumpkin". Todd le sortira sous son nom, mais c'est le mien, avec la troisième mouture d'Utopia qui joue derrière moi. ★

Album "Baba Scholae" (Ad Vitam)